



N° SAU/135 - 17 mai 1976

LA POESIE ARABE ET LE CHRIST

Boutros Hallaq

Les "rencontres" entre Islam et Christianisme ont été nombreuses depuis treize siècles. Parfois violentes - Poitiers, les Croisades, les Ottomans aux portes de Vienne... - d'autres fois plus pacifiques - osmose culturelle entre l'Espagne arabo-musulmane et l'Europe chrétienne... -, ces rencontres étaient de part et d'autre ordonnées à des fins de prosélytisme. Plus tard, l'action missionnaire en terre d'Islam perpétrait cet esprit de prosélytisme. Mais celui-ci céda la place peu à peu, et surtout depuis le début du vingtième siècle, à un esprit de compréhension et de fraternisation même. L'Église "renonçait" à baptiser les "incroyants" et se mettait plus à leur écoute. Le Concile Vatican II a encouragé, encore plus, cette tendance.

Mais, paradoxalement, c'est au moment où l'Église se décidait à parler le moins du Christ aux musulmans que ceux-ci se sont mis à le découvrir, à leur façon certes, et grâce à une conjoncture socio-politique bien précise. Nous en voulons pour seule preuve la floraison de l'image du Christ dans la poésie comme dans l'art plastique¹ et du thème christique dans les essais et les romans². Dans ce présent travail nous nous bornerons à la poésie arabe contemporaine. Nous y chercherons l'image que cette conscience arabe musulmane s'est faite du Christ.

Nous nous proposons donc simplement de nous mettre à l'écoute de quelques poètes arabes musulmans contemporains, dont la plupart sont des Palestiniens, concitoyens du Christ et même - merveilleuse coïncidence - galiléens comme lui. Ces poètes ont découvert le Christ, "leur" Christ, il est vrai. Avec eux nous suivons les méandres de ce cheminement. Avec eux nous passerons par deux étapes : d'abord proclamer la mort de Dieu, ensuite rencontrer le Christ. Nous faisons silence pour les écouter, après quoi nous tirerons quelques conclusions.

Dieu mort.

Ces poètes commencent par chanter la mort de Dieu. Oui, chanter, car, pour eux, l'homme commence là où Dieu finit. Dieu, figure du père castrateur qui dévirilise l'homme. Dieu, opium qui anesthésie l'homme pour qu'il ne sente pas son aliénation et son exploitation par de plus puissants. Dieu, le moyen le plus efficace pour faire accepter la situation d'injustice dans laquelle se trouve l'homme arabe non seulement par rapport à l'homme "civilisé" et son prolongement naturel, l'état sioniste, mais encore par rapport à son propre concitoyen exploiteur lui aussi. Bref : Dieu,

¹ Voir tous les poètes et les peintres arabes contemporains : leur référence au Christ et à la croix est très fréquente.

² "La cité inique" (une narration possible du procès du Christ revu par une conscience musulmane) parue il y a deux ans chez Sindbad. Traduction de R. Arnaldez.

justification, voire cause de tous les maux. Dieu, non pas son essence métaphysique, son "en-soi". Les poètes ne s'intéressent point à ces analyses théoriques, d'autres problèmes plus urgents les interpellent. Ce qui les intéresse c'est Dieu en tant que phénomène social, et l'usage qui en est fait. Or, il se trouve que cet usage et ce phénomène sont négatifs, destructeurs de l'homme. Ceci suffit pour condamner Dieu aux yeux de nos poètes. Ils s'accordent avec les théologiens de la mort de Dieu sur l'analyse de l'aliénation produite par l'image que l'on se fait de Dieu. La divergence commence là. Tandis que les théologiens essaient de réajuster leur conception de Dieu et du Christ à partir de l'Évangile et quelquefois contre l'enseignement de l'Église et la tradition, à tel point qu'ils donnent l'impression de vouloir sauver le Christ en l'accommodant à la mentalité moderne, les poètes, eux, ne considèrent pas que le Christ est à sauver, c'est plutôt lui qui sauve, ne serait-ce que par l'exemple qu'il donne et le chemin qu'il montre.

Dieu, réalité utilisée contre l'homme, est condamné par le révolutionnaire hanté par la libération de l'homme. Il est démasqué par le poète révolutionnaire qui, pour se faire, amène les hommes à prendre conscience de l'aliénation totale où ils se trouvent enchaînés par le fait de Dieu. Pour Samih Al-Qâssim, poète palestinien, âgé de 37 ans, et vivant en Israël, Dieu se dit père, mais ne se conduit pas en père ; ainsi les hommes attendent de lui ce qu'il ne peut leur donner. Il en conclut que ce Dieu ne peut exister et que l'homme est son propre Dieu. Il lui adresse une lettre pour l'en informer³ :

Lieu : ... terre de tristesse

Date : ... tant que tristesse durera.

Maître de l'Univers, Notre Père,
Nous avons foi. Mille fois... Mais :
Du fond de la misère, voilà ces paroles
(...)
D'un embryon dont la vie fut enchaînée, écoute ces paroles :
Notre Père, Père, tes orphelins sont las de prier,
Notre Père, depuis des années nous prions
Notre Père, nous sommes toujours "reste" de réfugiés.

*

Notre terre est - dit-on - de miel
Ses fleuves y coulent - dit-on - de lait.
Elle engendra - dit-on - les grands prophètes.
Et nous sommes amoureux d'elle.
Cet amour nous rend malheureux.
Et nous souffrons toutes les souffrances de la Croix.
Notre Père, comment acceptes-tu, pour tes pauvres enfants
Innocents, toutes les souffrances de la Croix ?

*

Mon Dieu, excuse ces paroles, si quelque défi s'y mêle.
Je suis un homme fait de cendre,
pêcheur depuis que je suis
Et Monseigneur est le Tout Autre



Dieu est pris en flagrant délit d'injustice, de cruauté, de malfaisance. Ses enfants sont martyrisés sans raison. Ils prient, mais personne ne les écoute. Au lieu d'agir pour ne plus rester "reste de réfugiés", ils prient : Dieu les inhibe. Une seule réaction est valable : Dieu n'est pas ; nous sommes notre propre Dieu. Quant à la dernière strophe qui pourrait paraître comme un repentir, elle n'est qu'une négation de Dieu d'autant plus violente qu'elle est ironique.

Remarquons que le poète, bien que musulman, voit Dieu sous l'angle chrétien. Ce n'est point le Dieu Tout-Puissant aux verdicts duquel on se soumet sans exiger justification, ni explication, ni le

³ Cf. Poème : "Lettre à Dieu" dans le *Diwan*, p. 63 (Dar Awda).

Dieu transcendant qu'on ne peut atteindre. C'est le Dieu Père, idée absolument inacceptable par l'Islam. Le poète connaît le Dieu de l'Évangile, par l'Évangile, et non à travers le Coran.

Mais Qâssim n'est pas le seul à s'être attaqué à Dieu si franchement. Tous les poètes qui prônent la "révolution", la libération de l'homme le font. Signalons : Darwîsh, Zayyâd : poètes palestiniens de Galilée ; Sayyâb, Bayyâti, Iraquiens. Mais c'est Qâssim qui est le plus éloquent dans sa révolte. Aussi citerons-nous encore, pour terminer, ces quelques vers de lui. Le poème est composé après la défaite arabe de 1967 qui lui "rappelle celle de 1948". Il y décrit les armes et la mentalité avec lesquelles les Arabes se sont défendus. Ils se sont remis à leur croyance en Dieu pour les sauver des mirages israéliens.

Les amulettes anti-aériennes⁴

(...) L'Armée du sauvetage⁵ : un troupeau en fuite vers le Nord.
L'armée du sauvetage jette les fusils
Dans les tranchées...
Dans la boue
Elle jette les décorations et les fanions de guerre.
L'armée du sauvetage... Quelle honte !
"L'envahisseur est là", bonnes gens
"Sauvez-vous".
Que vous servent maintenant les hymnes de gloire ?
Tirez sur les avions avec vos amulettes,
Appelez Dieu au Secours,
Bombardez-les avec les dix commandements
Les pieux commentaires,
Les versets lumineux descendus du ciel.

Père vaincu, mère avilie,
J'envoie au diable les enseignements de la tribu
Que vous m'avez légués.
Je refuse ces rites barbares
Je crache ma haine et ma honte
A la figure des Saints Walis.

Le texte se passe facilement de commentaire : le mal est stigmatisé d'une façon évidente. Faisons remarquer seulement que le poète traite des trois religions. Pour lui "l'envahisseur" sioniste s'oppose aux citoyens arabes à quelques révélations qu'ils appartiennent.

Le Christ rencontré.

C'est alors que Dieu est rejeté, déclaré mort, que le Christ est découvert, ou plutôt redécouvert. Il n'est plus le fils de Dieu, tel que les chrétiens le voient, ni le grand prophète tel que l'Islam le désigne. Il est l'homme, homme par excellence qui, assumant la condition des hommes et surtout celle des plus pauvres et des persécutés, se fait leur porte-parole, leur défenseur qui va jusqu'à se sacrifier pour eux. Ce faisant, il se fait rédempteur, "Fadi" (Fedayin)⁶ pour les hommes et il retrouve, lui-même, la vie au-delà de la mort. Cette image du Christ est tellement fascinante pour nos poètes qu'elle devient pour eux le prototype de tout vrai martyr, de tout révolutionnaire. Aussi y ont-ils souvent reconnu l'image des grands héros nationaux, ou leur propre image supportant pour leur peuple les pires vexations et persécutions.

⁴ Cf. Diwan, p. 234.

⁵ Une armée de volontaire des pays arabes qui s'est portée en 1948 au secours des Palestiniens terrorisés par les sionistes (Hagana, Irgoum...).

⁶ Ces deux termes sont de la même racine et recouvrent à peu près le même sens.

Le poète iraquien, Badr Chaker Sayyab, mort en 1964, à l'âge de 38 ans, parlant de l'Algérienne Jamila Bouhayrad torturée par l'O.A.S. pour avoir combattu dans les rangs du F.L.N., ne trouve pour la décrire que l'image du Christ souffrant sur la croix pour sauver l'humanité⁷.

Notre sœur, écartelée, en larmes,
Tes membres ensanglantés,
Dégouttent dans mon cœur, y pleurent (...)
Le Christ en personne n'a enduré tes souffrances
Toi qui rachètes les plaies du blessé,
Toi qui donnes, authentiquement (...).
Toi notre sœur, mère de nos enfants,
Sommet de nos gestes,
Cime qui s'élève pour nos héros (...)
Seigneur ! Sans toi, rédemptrice,
Point n'auraient fleuri nos branches nues
Ni la rime orné nos poèmes comme d'un lys.

Le Christ y est invoqué nommément. Mais tout haut-fait accompli par l'héroïne y renvoie : Rédemption, rachat, don, renaissance de la victime, les branches... Autant d'images qui renvoient au Christ, source de vie par sa souffrance. Le Christ, là comme partout chez ces poètes, est celui qui sauve l'homme ; celui-ci revit alors entièrement. Le poète ne fait qu'imiter ce Christ.

Chez Bayyâti aussi, poète iraquien né en 1926, militant patriotique notoire et ami du grand poète turc Nazim Hikmet, nous retrouvons ce symbole du Christ révolutionnaire qui se bat pour la vérité contre les forces du mal et se sacrifie pour son peuple. Dans un poème, intitulé "à l'an 1957"⁸, il pense à tous ceux qui, une année plus tard, feront la révolution de 1958 contre le régime royaliste lié au grand capital américain et manipulé par lui au grand désavantage du peuple, maintenu dans la plus grande misère morale et matérielle. Il voit en eux des "milliers de Jésus" qui portent leur croix dans les ténèbres des geôles pour qu'éclate la lumière pour le peuple, naisse l'amour dans les cœurs des hommes et reverdisse la terre et se couvre de fleurs de lys, symbole de paix, de justice et d'amour.

A l'an 1957

Ses yeux se baignent de larmes
Et me dit :
Jésus,
Hier passa par là, Jésus.
Sa Croix : Deux branches vertes
Fleuries.
Ses yeux : deux étoiles
Son front : Colombe, sa marche : Chanson.
Hier, il passa par ici.
Le jardin reflurit
Les enfants se réveillèrent... Quelle merveille !
Au ciel,
Les étoiles, de nuit, étaient
Comme des clochers
Comme des crucifix
Noyés dans nos larmes. Sa tristesse était
Notre chemin vers l'amour et l'oubli.
Notre verte terre, à l'heure de l'enfantement,
Semée de blessures,
Rêvait aux lys et au matin,
Rêvait à mille Jésus qui porteront
Leur croix dans les ténèbres des geôles,
Qui se multiplieront
Et enfanteront
Une génération qui sèmera la terre de Dieu de jasmin

⁷ Cf. *Diwan*, p. 378 (Dar Awda).

⁸ Cf. *Diwan*, p. 402 (Dar Awda).

Et créera des héros et des saints,
Créera des révolutionnaires.

*

Ses yeux sourirent comme un matin
Les enfants se réveillèrent... Quelle merveille !
Au ciel
Un ange aux ailes vertes
Ouvrait, d'une lampe, les portes de la nuit.

Ne reconnaît-on pas là, parfois, l'accent du Cantique des Cantiques ou de quelque mystique ? Ne dirait-on pas : c'est un amoureux qui parle de celle qu'il aime ? Il répète son nom, décrit son physique, sa démarche, la réaction qu'il suscite à son passage... Oui pour ces poètes militants qui ont connu la prison, les persécutions et quelquefois le désespoir, Jésus est un compagnon, un amour qui réchauffe et conserve l'espérance ; car grâce à lui, ils savent que la vie passe par la mort.

Plus poignant, peut-être, est le cri du jeune poète palestinien, vivant en Israël⁹ et âgé de 33 ans, Mahmoud Darwish¹⁰.

Martyr de la Chanson¹¹

Ils ont dressé la croix contre le mur,
Ils ont délié de mes mains les liens.
Le fouet est un éventail, et le coup des sandales
Un cri strident : "Saïdi !"
Aux morts il dit : Gare !
"Eh ! toi", aboie la bête,
"Je te laisse partir, si par deux fois
Devant mon trône te prosternes
Et me baises la main avec onction deux fois.
Sinon
Tu monteras sur le bois de la croix
En martyr de la chanson - et du soleil !"
Je ne fus pas le premier à porter la couronne d'épines
Pour dire à la fille brune : "Pleure !"
Toi que j'aime aussi fort que ma foi
Ton nom sur ma bouche
Que submerge la soif, raclée de poussière,
A pris un goût de vin vieilli dans les jarres !
Je n'étais point le premier à porter la couronne d'épines
Pour dire : "Pleure !".
Que ma croix soit le dos d'une cavale.
Que les épines sur mon front incrusté
De sang et de moiteur soient une couronne de lauriers.
Que je sois, moi, le dernier qui dise :
"J'ai désiré trépasser !".

Dans la situation où le poète se trouvait, le Christ seul lui venait à l'esprit. Amoureux de sa patrie, comme Jésus l'était des hommes, il refuse, comme lui, les tentations de se sauver en se prosternant devant Satan. Comme lui, couronné d'épines, il espère transformer ses épines en lauriers.

Il est difficile, en effet, de feuilleter le recueil de poèmes de Darwish sans trouver à chaque page une référence à Jésus, une allusion à son drame... Dans "une communication téléphonique" avec Jésus, le poète se peint sous les traits du crucifié.

⁹ A force de répression, l'état sioniste a réussi à le faire émigrer d'Israël, il y a deux ans.

¹⁰ Olivier Carré a fait une très belle traduction de quelques poèmes de lui (Ed. Maspéro).

¹¹ *Personnification de la patrie. M. Darwish, Poèmes palestiniens. Traduit par O. Carré, Ed. du Cerf (p. 33).*

Avec Jésus¹²

- Allo. Je voudrais Jésus.
- Oui, Qui es-tu ?
- Je parle d'"Israël".
- J'ai des clous dans les pieds
- Une couronne d'épines aussi je porte
- Quelle issue
- Choisir, ô fils de Dieu ?
- Quelle issue ? Dois-je renier
- La douce salvation ou dois-je marcher ?
- Même si marchant, j'entre en agonie ?
- En vérité, je vous le dis : De l'avant, ô hommes !

Ainsi tout militant luttant pour la libération des hommes et affrontant les persécutions et les forces du "mal" est identifié au Christ. Le Christ est présent dès qu'il y a un acte de don, d'amour et de vérité.

Sa présence se fait quelquefois plus directe, par sa propre parole. Car ces poètes ont tellement médité les paroles de leur modèle, de leur "amant", qu'ils en sont imprégnés. Ils s'expriment par elles, en les reprenant textuellement ou en les tournant à leur manière. C'est ainsi que Qâssim, dont nous avons déjà lu "Lettre à Dieu", met en épilogue à l'un de ses recueils ces versets de l'Évangile de Jean :

- L'heure est venue où le fils de l'homme va être glorifié !
- Voici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.
- S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont la vôtre aussi.
- En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il restera seul ; mais s'il meurt il donnera beaucoup de fruits.

Le titre même du recueil est expressif : "Mon sang dans ma paume", expression arabe populaire qui signifie : je joue sur ma vie, je risque ma vie. Le but est clair : je joue sur ma vie pour sauver mon peuple :

Me voici... Je m'éclaire à la lumière de mes peines
Mon sang, dans ma paume, chante... buvez-en ! (Qâssim).

Mahmoud Darwish parsème lui aussi ses poèmes de vers qui sont de toute évidence une adaptation poétique de certains versets évangéliques :

- "Qui vit après la mort,
Si tu as foi, ne meurt point !
Mort, vie, le chemin est un !"
- "Les grains d'un épi qui sèche
Rempliront la vallée d'épis".

On peut méditer aussi d'autres paroles :

"J'ai foi en l'amour qui se donne
Et s'anéantit en se donnant" (Qâssim).

Ne fait-il pas penser à Paul quand il parle de la Kénose ?

"L'honneur des ruisseaux ?
Ils s'anéantissent à la faveur du grand fleuve" (Qâssim).

¹² Cf. O. Carré, p. 61-2.

"Je suis le commencement :
Au commencement était le pauvre". Fait dire Sayyab au Christ.

Les citations ne se comptent pas. Quant aux images évangéliques nous en trouvons presque à chaque page de ces poètes. Donnons, pour finir, le portrait qu'un poète, Sayyab, fait du Christ. Il voit le Christ ressuscité et mourant de nouveau sur sa croix, et avec lui tous les hommes qui, décidés à œuvrer pour la rédemption, suivent son exemple. Le poème s'intitule "*Le Christ après la crucifixion*"¹³. Nous nous contentons de quelques extraits :

Je suis mort par le feu : les ténèbres de ma boue brûlées, seul Dieu est resté.
J'étais le commencement et au commencement le pauvre était.
Je suis mort pour qu'en mon nom le pain fut mangé, pour qu'on me sème à la récolte.
Combien de vie vivrai-je : Dans chaque cœur
Je devins un avenir, une semence
Je devins une génération d'hommes : Mon sang dans tout cœur (...)
Ainsi je revins. Judas jaunit à ma vue.
J'étais son secret.
(...)
Hier je m'enveloppais comme la pensée, comme le bourgeon.
Sous mon linceul de neige, reverdit la fleur du sang.
J'étais comme l'ombre, entre la nuit et le jour,
Alors j'ai fait jaillir les trésors de mon âme, que j'ai dénudé comme un fruit.
Quand j'ai fait de mon habit un pansement et de mes manches une couverture,
Quand j'ai réchauffé de ma chair les os des petits,
Quand j'ai mis à nu ma blessure pour panser la plaie de l'autre
Le mur qui me séparait de Dieu s'est écroulé.
(...)
Lorsque je fus recrucifié, j'ai jeté un regard vers la ville
A peine ai-je reconnu la plaine, la muraille et le cimetière :
Tout, à perte de vue, s'étendait
Comme une forêt fleurie
A chaque pas, un crucifix et une mère douloureuse.
Béni soit le Seigneur !
Voici la ville en enfantement.

Le Christ se fait Dieu par le don, revit dans les autres par le sacrifice de soi, s'identifie au pauvre qu'il glorifie, suscite l'héroïsme chez les autres qu'il associe à la rédemption commune. Les images sont plus éloquentes que tout commentaire.

Qu'en conclure ?

Voici donc au moment le plus inattendu, des musulmans qui découvrent le Christ. Le moment le plus inattendu ! Car, face au colonialisme de l'Occident implicitement chrétien ou, en tout cas, reconnu comme tel, et face aux persécutions de l'état sioniste franchement juif et théocratique¹⁴, une certaine réaction qui susciterait un certain islamisme puriste serait des plus justifiables. Cette réaction aurait amené hommes politiques, intellectuels et poètes à chercher le salut dans l'Islam et à suivre l'exemple de Mahomet, l'envoyé de Dieu et à ne voir dans le Christ qu'un prophète parmi d'autres. Or, non seulement le Christ a été reconnu comme le prototype de l'homme arabe moderne, c'est de plus un Christ opposé à celui du Coran sur plusieurs points dont le plus important, son rapport à la crucifixion : alors que le Coran nie que le Christ ait été crucifié et affirme que c'est un "sosie" qui est mort à sa place, les poètes se plaisent à chanter le Christ crucifié et la Croix. Comment donc en sont-ils venus à reconnaître et à chérir ce Christ que plusieurs générations d'évangélisation n'ont réussi à faire admettre ? A cela plusieurs raisons : les unes internes au message, les autres externes.

Les raisons internes sont relatives au contenu du message, disons aux traits sous lesquels le Christ a été présenté. Alors qu'on présentait un Christ "sauveur des âmes", les poètes ont découvert un

¹³ Cf. *Diwan* dans Dar Awda, p. 457.

¹⁴ Un terme qui sera critiqué tout autant que le vote des Nations Unies sur le sionisme.

Christ "sauveur des hommes", car il est "ami des hommes" comme dit la liturgie byzantine. C'est un Christ qui meurt pour l'homme global et qui n'attend point que l'âme soit en danger pour intervenir. A cet aspect, les poètes sont très sensibles, car comme nous l'avons constaté plus haut, pour eux l'homme est un et toute lutte pour l'homme est globale. La libération spirituelle ne peut faire fi de la libération économique, sociale, politique et culturelle. L'homme en sa totalité est aliéné ou ne l'est pas ; il est libre ou ne l'est pas. Voici que des "incroyants", tenant de la même culture et mentalité sémite que le Christ viennent donner une confirmation franche de la justesse de cette vision totalisante, et reconnaître le Christ à travers elle.

Autre raison, corollaire de la première : tandis que le Christ était présenté, plus ou moins, comme un personnage, présent à l'homme certes, mais bien au-dessus de lui et quelquefois comme figure de légende, il est découvert par ces poètes sous son aspect le plus historique et incarné. Ils l'ont découvert en tant que compagnon de route et de lutte et comme un leader sur ce chemin de la vie, souvent dure pour eux. Mais ils ne l'ont pas reconnu comme le "Seigneur et le maître", car, ce faisant, ils l'auraient assimilé, dans leur imagerie propre, soit au colonialiste et à l'envahisseur, soit à leurs suppôts que sont leurs gouvernements. Mais aux chrétiens eux-mêmes, le Christ n'est-il pas présenté actuellement comme étant Jésus de Nazareth qui a vécu leur condition et qui est toujours prêt à cheminer avec eux ? Bien sûr, sa divinité n'en est pas moins affirmée - ce n'est pas le cas pour les poètes. Mais peut-on leur en faire grief ? Remarquons plutôt l'aspect auquel ils ont été sensibles : le Christ, compagnon de chemin et de lutte, "ami des hommes".

Quant aux raisons externes, elles touchent les messagers de la Bonne Nouvelle. Si les poètes ont découvert le Christ à un tel niveau de profondeur ce n'est point dans les livres qu'ils l'ont fait. Car les livres ont existé de tout temps et les évangiles étaient diffusés par milliers dans le monde arabe, surtout par les soins des Réformés. Mais ils n'ont point réussi à faire accepter cette image du Christ sauveur. En fait ces poètes ont découvert le Christ non dans les livres mais dans les hommes, prêtres ou simples laïcs. Une fois interpellés par eux sur la personne du Christ, ils ont cherché dans l'Évangile la vraie figure du Sauveur. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel chrétien, car ceux-ci ont toujours existé en terre arabe sans que leur existence touche, semble-t-il, leurs concitoyens musulmans au point de les faire découvrir le Christ de l'Évangile. Il s'agit, en fait, de chrétiens qui se font, à l'image du Christ - et que cela soit voulu ou non - compagnons de chemins et de lutte et amis de leurs concitoyens musulmans. Ce n'est donc pas la communauté chrétienne vivant en autarcie, côtoyant les autres sans se mêler à leur vie comme c'était le cas pour les chrétiens orientaux jusqu'au début du XX^e siècle (pour des raisons indépendantes de leur volonté d'ailleurs). Ce ne sont point non plus les missionnaires venus d'ailleurs s'intéresser à leur âme ou leur apporter certaines aides matérielles (en cela, de toute façon, ils devançaient leur époque). Ce sont les chrétiens, prêtres¹⁵ ou laïcs, arabes ou étrangers¹⁶, qui se sont engagés dans la lutte avec eux. Il est étonnant et très significatif que ce soient les Palestiniens d'"Israël" qui aient découvert les premiers et le mieux la figure du Christ. En Palestine occupée, les chrétiens ont refusé de se séparer des musulmans et de s'intégrer aux sionistes qui ont tenté à plusieurs reprises de les désolidariser des autres. Ils ont lutté ensemble pour sauvegarder leur identité arabe commune, se défendre contre la politique de paupérisation et de déracinement pratiquée par l'état sioniste à leur endroit, et obtenir l'égalité avec les citoyens juifs.

Ainsi, "chemin faisant" - comme dit le récit des disciples d'Emmaüs - les musulmans ont découvert l'originalité de leurs compagnons de chemin, leurs concitoyens de toujours et l'ont apparemment fortement appréciée. Mais, paradoxalement, les chrétiens qui ne le sont plus que de nom, ont œuvré, dans ce sens autant sinon plus que les chrétiens militants ou les prêtres. Pour illustrer ce que nous voulons dire, nous utiliserons cette image certes très exagérée, mais qui dénote une vérité certaine : pour la sensibilité arabe musulmane du Proche-Orient, le Dr. Georges Habach, leader du F.P.L.P. (Front Populaire de Libération de la Palestine), est peut-être le plus grand missionnaire de notre époque. On comprend la portée de cette affirmation quand on sait que le Dr. Georges Habach se réclame du marxisme-léninisme. Il a suffi qu'il appose sa signature au bas d'un bulletin d'une opération de Fedayin, pour que son nom seul porte témoignage du Christ. L'on pourrait affirmer la même chose, dans une certaine mesure d'un Che Guevara et d'un Camille Torrès.

Ce sont les différentes raisons qui ont permis au Christ de se faire connaître à ce niveau en terre d'Islam arabe. Du moins, c'est ce que nous pensons actuellement et jusqu'à plus ample informés.

¹⁵ Un des derniers numéros de la revue "*Palestine la révolution*" a fait l'éloge du prêtre catholique syrien, Elias Zehlaoui, pour sa pièce : "*La ville crucifiée*". Voir aussi le culte voué à Mgr Cappucci.

¹⁶ Le P. Gauthier, Mgr. Helder Camara.

L'on dira que le Christ ainsi découvert n'est pas celui confessé par l'Église, puisqu'il n'est pas reconnu par ces poètes comme Dieu. Ceci est tout à fait vrai. Mais d'une part, le problème religieux n'est point, pour le moment, un point crucial pour cette pensée en "révolution"¹⁷. D'ailleurs l'Islam que ces poètes redécouvrent n'est pas l'Islam orthodoxe et le Mahomet qu'ils admirent n'est pas l'envoyé de Dieu, mais plutôt l'homme politique qui a forgé une nation. C'est que, dans leur monde, le problème religieux cède le pas aux problèmes politiques et sociaux. Car avant de parler de Dieu à l'homme, il faut d'abord lui trouver, une patrie, un logement, un travail et un bout de pain, et avant de parler religion il faut en lever les ambiguïtés. Quoiqu'il en soit et malgré cette déformation, le Christ qu'ils ont découvert, reste une très belle figure. Et d'autre part la foi reste d'abord un problème personnel et relève de la relation de l'homme à Dieu et ne peut être soumis aux critères de sensibilité et de programmation.

Nous convenons volontiers que notre étude est quelque peu naïve, puisqu'elle évite d'étudier le contexte sociologique, culturel et politique et de l'évangélisation d'hier et de la "christianisation (découverte du Christ)" d'aujourd'hui, et qu'elle se borne à livrer partiellement certains phénomènes limités à la poésie sans en faire une étude exhaustive ni approfondie. Mais notre projet ne dépassait point ces limites bien modestes : essayer de lire certains faits poétiques sous l'angle du Christ. D'autres études, qui suivront, peut-être, pourront essayer de combler certaines lacunes. Il nous semble, cependant, que ces études éventuelles approfondiront l'analyse, compléteront l'étude des faits et clarifieront certains aspects, mais ne remettront point en cause l'essentiel du message de ces poètes tel que nous l'avons lu, à savoir : le christianisme ne peut toucher nos contemporains que sous les aspects du Christ, authentiquement incarné, prenant en charge l'homme en entier, et que par l'intermédiaire d'hommes eux aussi incarnés dans leur réalité quotidienne tout autant que leurs frères non-croyants, ou adeptes d'autres religions¹⁸.

Boutros HALLAQ



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

¹⁷ Les événements actuels au Liban tendent plutôt à montrer que la religion telle qu'elle est perçue par un large secteur du peuple et telle qu'elle est exploitée par les patriarches de tous bords est plutôt un handicap.

¹⁸ On trouve dans la thèse de 3^e cycle soutenue à la Sorbonne, sous le titre : "*Dieu et révolution dans la poésie arabe contemporaine du Proche-Orient*" une étude exhaustive de la représentation religieuse chez trois grands poètes contemporains.